Bulletin of the *Transilvania* University of Braşov • Vol. 3 (52) – 2010
Series IV: Philology and Cultural Studies

CODE DE LECTURE : LA TÊTE EN BAS

Monica HÂRŞAN*

Abstract: *The present issue proposes a possible reading key, which might allow a new deciphering mode of Michel Tournier's novel* « Vendredi ou les limbes du Pacifique » (Friday or the Virgin Islands of the Pacific). *We will try to prove that the code one should use in the comprehension and interpretation of this bizarre author is myth, but a myth turned upside down, overturned, reversed. Tournier's goal is neither to re-write and re-invest of new significations the myth of the « bon sauvage », nor to destroy the modern myth of the « homo faber »; by changing the fundamental vectors of the story, Tournier wants to 'force' his reader to ask himself several questions and to reflect upon some post-modern problems such as: tolerance and difference (according to Derrida's concepts). Against the myth of the 'homo faber', who dominated the 18th, 19th and more than half of the 20th centuries, Tournier opposes the model of what we called the 'homo contemplativus', which, of course, is never as efficient as his predecessor, but corresponds better to the aspirations of the post-industrial and post-modern era.*

Keywords : *homo faber, genum proximum, difference, hypo–text, hypertext, new anthropocentrism.*

Lorsque, en 1967, Michel Tournier publiait son roman de grand succès, intitulé *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, la longue et acharnée bataille entre les tenants du roman traditionnel et les partisans du « Nouveau Roman » approchait à son terme. En fait, ces derniers avaient déjà eu le dessus et imposé (temporairement) leur conception concernant le texte littéraire du type romanesque.

L'époque était dominée par le couple intellectuel Roland Barthes – Alain Robbe-Grillet qui, dans les années '50-'60, avait mis en pièces le roman traditionnel et avait démoli, de manière complète et systématique, tous les piliers qui soutenaient (jusqu'alors) l'édifice de ce genre littéraire.

Le Nouveau Roman sortait donc de l'« *underground* » littéraire et marquait son entrée triomphale dans le « *main stream* ». Sa victoire était, pour l'instant, totale (au moins, au niveau théorique et déclaratif) : on avait définitivement sonné le glas du personnage, de l'intrigue, du cadre socio-historique, de l'analyse psychologique, du lieu, du temps, du message à transmettre. La révolution romanesque était accomplie.

Dans ces circonstances, il nous faut apprécier d'autant plus le courage et la témérité de Tournier, qui, tout en assumant le danger de se faire prendre pour un rétrograde, offre au public un roman qui, du point de vue formel et compositionnel, était écrit sur les cannons : *À peine ai-je revêtu mon beau costume d'académicien, que je m'aperçois que nous avons perdu le personnage, la psychologie, l'intrigue, l'adultère, le crime, les paysages, les dénouements, tous les ingrédients obligés du roman traditionnel. Alors, je dis*

* *Transilvania* University of Braşov.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

« non ». (…) Non aux romanciers nés dans le sérail, qui en profitent pour casser la baraque. Cette baraque, j'en ai besoin, moi ! Mon propos n'est pas d'innover la forme, mais de faire passer, dans une forme traditionnelle, aussi préservée et rassurante que possible, une matière ne possédant aucune de ces qualités (Tournier, 1977, 190).

En effet, on constatera que l'originalité du roman de Tournier (couronné par le Grand Prix de l'Académie Française) est à chercher ailleurs que dans l'innovation formelle.

De même que dans les cas de Joyce, Williams, Giraudoux, Cocteau, Anouilh, Gide ou Sartre, la mythologie devient pour Tournier un terrain privilégié et idéal pour réaliser le passage de la philosophie à la littérature.

Comme il le déclare lui-même, *le mythe* a toujours été pour lui *une espèce de « Sésame, ouvre-toi ! »* (Tournier, 1977, 83), qui devrait éclairer le chemin du lecteur dans le labyrinthe fictionnel et lui offrir une possible clef de lecture : c'est la clef magique qui donne accès (comme dans le conte d'Ali Baba) à maintes richesses et trésors de l'esprit.

Les figures des écrits tournieriens censées de « mythologiques » (l'ogre, le double, les rois mages, le *homo faber*, le « bon sauvage », la pucelle innocente etc.), bien que puisés plutôt à la mythologie moderne occidentale qu'à celle de l'Antiquité, possèdent déjà un passé littéraire assez long, dont on ne saurait les séparer.

Tournier vient enrichir ce bagage de significations attribué aux mythes, en les « acclimatant » à l'horizon d'attente de l'homme contemporain et en les confrontant aux problèmes qui sont trop intimement liés à l'étape culturelle post-nietzschéenne et post-freudienne pour être ignorés : l'absence (ou le silence) de la divinité, la solitude, la sexualité, la malformation, la distorsion, la marginalité, la cruauté du Monde, l'indifférence de l'Autre et la différence par rapport à Autrui.

Tout en abordant le motif du *homo faber* (Bergson, 1907, 12) et en re-contant l'histoire archi-connue de Robinson Crusoé et de l'Homme Vendredi, Tournier semble vouloir illustrer l'une des multiples définitions qu'il a données au mythe : *c'est une histoire que tout le monde connaît déjà, et qu'on peut même conter aux enfants* (Tournier, 1977, 168) ; seulement, il y a là un petit détail qu'il nous faut prendre en compte : le mythe est renversé, ou, autrement dit, il faut le regarder la tête en bas – de préférence attaché les pieds en haut à un arbre, sur une île vierge du Pacifique.

Le célèbre roman *The Life and Adventures of Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (1719), semble avoir bercé l'enfance de tout lecteur européen cultivé ; mais généralement, interrogé sur quelques détails de la fable, le même lecteur ne s'en souvient que très vaguement ou guère.

Il se souviendra, en revanche, sans problème, du roman de Tournier ; il n'oubliera pas qu'il a été sans doute étonné et contrarié à découvrir un monde où rien ne se justifie, où rien n'a de logique que dans une perspective renversée ; la vision de Tournier est semblable aux arbres que l'insouciant Vendredi, dans son jeu innocent, replante sur son île, en enfonçant les branches et le feuillage dans le sol et en laissant les racines se hausser vers le ciel.

Ce renversement paradoxal est symbolique : le mythe est ré–sémantisé afin de servir les idées de la petite philosophie personnelle de Tournier. Le ton, d'ailleurs, est donné d'emblée par le titre: *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ce qui nous avertit que la lumière du tableau tombera plutôt sur le « sauvage » appelé Vendredi que sur le « civilisé » appelé Robinson. En effet, chez Tournier,

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

c'est l'aborigène qui viendra en gros plan, pour exiler l'Européen à l'arrière plan.

S'inspirant d'une histoire vraie, qui s'était passée en 1659 et qui avait paru comme fait divers dans un journal anglais de 1711, Daniel Defoe reprend l'idée de la récupération miraculeuse d'un certain Alexander Selkirk après quatre ans de séjour solitaire sur une île de l'archipel Juan Fernandez du Pacifique ; en 1719, il « produit » à partir de cette base de données réelle, *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, une fable littéraire qui enflammera l'imagination de bon nombre d'auteurs et deviendra le prétexte de nombreuses fictions ultérieures.

L'hypo–texte de Defoe, bien qu'il soit une œuvre de fiction, est présenté par son auteur comme « une histoire vraie » et non comme un roman ; probablement, l'auteur veut dire par « vrai », « vraisemblable » ; car, malgré ses nombreuses infidélités par rapport au fait divers, le roman de Defoe est une œuvre réaliste.

À l'époque de Defoe, l'aventure de Robinson fait carrière et devient bientôt exemplaire pour ses contemporains. Le naufragé solitaire, intelligent et déterminé, qui résiste à toutes les vicissitudes, qui réussit à lui seul à discipliner la nature et à civiliser l'homme sauvage, devient un vrai héros.

Il correspond parfaitement au mythe du *homo faber*, fondamental pour le paradigme culturel et civilisationnel de l'Occident dans l'étape historique du capitalisme naissant ; par son esprit entreprenant et son travail acharné, par son habileté et sa volonté invincibles, Robinson fait jaillir la civilisation autour de lui, avec ses effets bienfaisants en plan matériel et culturel.

Chez Defoe, Vendredi n'est qu'un instrument dont Robinson (tout comme son créateur, d'ailleurs) se sert pour démontrer la supériorité de la civilisation européenne et pour justifier le colonialisme et l'esclavage.

Quant à Tournier, homme du XX^{e} siècle, il sait déjà trop bien que ce véritable archétype occidental du *homo faber* est déjà suranné et anachronique.

Alvin Toffler explique dans son étude *La Troisième Vague* (1979) que « *l'éthos du travail acharné* » (Toffler, 23), propre à l'étape de l'industrialisation et du modernisme, est balayé et remplacé dans l'étape suivante par une nouvelle morale axée sur le plaisir, le loisir, la relâche, correspondant à la société de consommation, post-industrielle et postmoderne. C'est dans cette société et cette morale que Tournier s'encadre ; et, naturellement, c'est à ce nouvel horizon d'attente qu'il se rapporte.

En outre, il est important de mentionner que Tournier avait préparé sa licence à la Sorbonne, où ses maîtres à penser étaient Gaston Bachelard et, surtout, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss (pour lequel il nourrissait une grande admiration).

Par le célèbre auteur de *La Pensée sauvage*, il sera initié à la vie des sociétés dites primitives ; il en retient surtout un propos fondamental, que Lévi-Strauss formule dans *Race et histoire* (1961) : *Il ne convient pas de répudier purement et simplement les cultures éloignées de la nôtre, en leur appliquant des étiquettes comme : « on ne devrait pas permettre cela » ou « habitudes de sauvage »* (Lévi-Strauss, 1952, 54).

Tournier dédie à son maître ce qu'il appelle son « petit roman lyrique », dont le dessein est plutôt philosophique qu'ethnologique. Chargé de ce bagage culturel, à une distance de deux siècles par rapport au roman de Defoe, l'hypertexte de Tournier reprend en grandes lignes le schéma narratif de l'hypo–texte, mais toute modification que l'auteur contemporain y opère comporte une importante fonction thématique.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

D'abord, Tournier déplace l'événement de cent ans, en plaçant son histoire en plein siècle des Lumières, où J.-J. Rousseau achevait déjà sa première version de l'*Émile* ; le changement est sans doute significatif, car, cent ans plus tard, le mythe de « Robinson–le–civilisateur » avait subi l'impact d'un nombre de transformations socio-économiques et culturelles importantes, résultant d'un siècle d'histoire.

Mais Tournier défend son récit d'une interprétation trop simple (voire simpliste) selon laquelle son *Vendredi…* ne serait qu'une version moderne du mythe du « bon sauvage ». Son argument est qu'il n'est point intéressé à décrire la rencontre de deux cultures grâce à des porteurs témoins, comme l'ont fait bien d'autre écrivains–voyageurs avant lui, à la suite des grandes découvertes géographiques ; en plus, le sujet serait aujourd'hui terriblement banal, vu les progrès de la technique qui, pratiquement, réduisent jusqu'à l'anéantissement les distances terrestres. Sur un arrière-fond tissé de nombreuses antinomies définies par l'ethnologie (individu // société, primitivisme // culture, civilisation // sauvagerie etc.), Tournier trace un parcours initiatique de Robinson, où le héros déroule son aventure et cherche à se définir par rapport au monde extérieur et à la présence d'un Autrui tout à fait différent ; il finit par se retrouver soi-même à un autre niveau (supérieur ou inférieur – c'est au lecteur de l'établir).

Si l'on recourt à un parallélisme textuel avec Defoe, on verra que l'aventure insulaire des deux héros (Robinson I et Robinson II) a un même point de départ : le naufrage. Le problème qui se dresse devant les deux Robinsons est identique : comment faire pour s'en sortir ? Puisque l'île est fort isolée et l'espoir de se faire récupérer par un vaisseau de passage est plutôt faible, tous les deux Robinsons se proposent dès le début de reconstruire, autour de leur solitude insulaire, la civilisation perdue.

La grande différence entre les deux réside dans le changement ultérieur de perspective, qui transforme Robinson II, celui de Tournier, d'un *initiateur* dans les bienfaits de la civilisation, dans un *initié* dans les grands secrets d'une communauté poétique entre l'homme et la nature. L'agent civilisateur est ici Vendredi et la méthode dont il se sert pour dévoiler à Robinson l'harmonie universelle est le jeu.

La liberté de Vendredi – à laquelle Robinson commença à s'initier les jours suivants – n'était pas que la négation de l'ordre effacé de la surface de l'île par l'explosion. (…). *Vendredi ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion de passé et de futur, il vivait enfermé dans l'instant présent.* (…). *Il* [Robinson] *partageait avec Vendredi des jeux et des exercices qu'il aurait jugé autrefois incompatibles avec sa dignité. C'est ainsi qu'il n'eut de cesse avant qu'il ne sache marcher sur les mains aussi bien que l'Araucan.* (Tournier, 1972, 191-192). Par la démarche ludique, Vendredi convaincra Robinson d'abandonner son système éthique et culturel, sans la moindre tentative de le forcer, sans lui imposer quoi que ce soit ; il arrive à le déterminer, d'une manière quasi inconsciente, à se laisser uniquement aller à sa débordante imagination. Vendredi séduit Robinson par son authenticité et par son ingénuité. Par exemple, un jour, le sauvage vainc et tue un gros bouc ; ensuite, de ses dépouilles, il fait un cerf volant et une « harpe éolienne », en disant à Robinson : *Le grand bouc est mort, mais bientôt je le ferai voler et chanter.* À l'image de cet animal sacrifié, Robinson-le-civilisé mourra, mais il sera ressuscité à une nouvelle vie, sous un nouveau visage, afin de pouvoir « voler et chanter ».

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

Le mythe du héros civilisateur est renversé par Tournier, qui retient tous les éléments de la fable initiale, seulement… il en inverse le « signe », comme dans les mathématiques, en réorganisant l'ensemble de l'équation à son gré, selon sa propre philosophie et sa propre hiérarchie des valeurs. La figure du « colonisateur illuminé », celui qui ne massacre plus les « sauvages », mais, qui, au contraire, est venu civiliser et humaniser leur monde chaotique, ne fait plus carrière à l'étape historique où Tournier écrit ; car, la fin du XX^{e} siècle c'est l'âge de la dés–ingénuisation, dé–naïvisation du monde, où les masques tombent et où colonisés et colonisateurs sont également conscients des effets « mirifiques » de l'invasion (et de l'exploitation) des espaces et des peuples « sauvages ».

La démarche parodique de l'auteur français devient évidente grâce à son ironie et à son humour, qui marquent ensemble une prise de distance assez nette par rapport à l'insignifiance des idéaux du *homo œconomicus* ou encore du *self made man* et à leurs qualités tellement louées pendant les XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. La distance ironique vis-à-vis des dires ou des pensées du personnage, le caractère ludique de l'expression, la parodie par rapport à l'œuvre–source, les jeux de l'imagination, sont autant de marques de l'esthétique post-moderne, malgré le refus déclaré de Tournier de s'y inscrire.

Le langage dénotatif du réalisme bourgeois de Defoe est remplacé chez Tournier par un langage symbolique, figuré par les cartes de Tarot. Le rôle de la Providence, qui se manifeste chez Defoe par les coups du Destin, sera pris en charge par le mystérieux capitaine Van Deyssel, qui, au bord du navire secoué par la tempête, prédit l'avenir de Robinson en lui faisant tirer des cartes. Il lui présage une aventure intérieure mi-exotique, mi-ésotérique, symboliquement annoncée par les figures assez obscures et bien encodées du Tarot. Robinson n'y comprend rien, il reste confus, puis il fait mine d'ignorer l'épisode, en prenant une morgue d'homme sérieux et rationnel. Par la suite, confronté à l'irrationnel et à l'inexplicable qui règnent sur l'île de Vendredi, il devra se reconnaître étonné et déconcerté, attitude qui correspond à l'état de « confusion » de l'époque post-moderne et non à la certitude scientifique et positiviste qui sous-tendait la modernité (en sens large) et qui animait l'esprit du Robinson de Defoe. Sur les cartes que Robinson tire, la plus importante est celle qui représente le fou, pendu par les pieds, la tête en bas ; il donne une vision prospective de l'avenir et devenir du personnage, marquant un rituel initiatique qu'il devra traverser avant de se retrouver lui-même à un autre niveau et dans une posture contraire à tout ce qu'il avait connu avant la rencontre de Vendredi. Le Robinson du final de ce livre est, pratiquement, l'image renversée de celui du début.

Au lieu de l'apprentissage du type pragmatique et systématique que l'Européen civilisateur prépare sur l'Île de Speranza à l'intention du sauvage, viendra l'initiation du « novice » Robinson par le Grand Maître Vendredi aux « saints sacrements » de la Nature. Vendredi n'a aucune poussée d'orgueil de se voir installer à la position dominante, celle de « magister » ; au contraire, il rétablit l'égalité et la fraternité par le jeu, mais il s'agit d'un jeu apparemment gratuit et non concurrentiel, à la différence de ceux pratiqués en Europe.

Le « sauvage » va éduquer Robinson (qui ne s'appelle plus « Maître » et le nom changé est symbolique, car, dans tous les rites initiatiques le novice est rebaptisé) par un jeu assez étrange, qui possède les traits d'un rituel, à la fois abscons et poétique, qui semble renvoyer l'histoire aux temps paradisiaques du début du Monde.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

Vendredi paraît absolument inconscient de ce qu'il fait, des raisons pour lesquelles il le fait, mais il réussit cependant à séduire Robinson par son ingénuité parfaite, par sa gentillesse insouciante et par l'authenticité inouïe de son comportement.

La démarche ludique de Tournier est faite pour servir son intention parodique vis-à-vis du roman de formation, si cher aux écrivains des XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles ; son idée est celle de montrer que l'éducation peut venir des deux côtés et, en ce sens, il se moque de l'orgueil démesuré des Européens qui se croyaient détenteurs uniques du savoir universel et méprisaient toute autre civilisation que la leur. Robinson, après la rencontre de Vendredi, écrit dans son journal : *Que d'épreuves nouvelles depuis trois jours et que d'échecs mortifiants pour mon amour-propre ! Dieu m'a envoyé un compagnon. Mais, par un tour assez obscur de sa Sainte Volonté, il a choisi au plus bas degré de l'échelle humaine.* (…) *Un Indien mâtiné de nègre ! Et s'il était encore d'âge rassis, capable de mesurer calmement sa nullité en face de la civilisation que j'incarne !* (Tournier, 1972, 147).

Dans le roman tournierien nous pouvons percevoir les fruits de la grande leçon donnée par l'ethnologue Lévi-Strauss, qui avait remis en question la thèse de la supériorité de la race blanche, en ébranlant toutes les certitudes des anciens bâtisseurs d'empires.

Tout en égalisant le score entre le « civilisé » et « le sauvage », Tournier nous livre une pensée généreuse qui débouche sur une touchante leçon d'humanisme et de tolérance.

Sur ce point, nous en venons à la discussion sur le paradigme culturel et civilisationnel occidental, que nous analyserons par rapport à un autre paradigme culturel et civilisationnel que l'on désignera ici tout simplement par le terme « extra–occidental » (c'est-à-dire, situé en dehors de l'Occident européen). Bref, si le prototype du paradigme occidental s'appelle Robinson, alors celui extra–occidental s'appellera Vendredi.

Il ne s'agit plus simplement du couple oppositionnel Nature // Culture, signifiant les valeurs des terres sauvages contre les valeurs de l'Europe civilisée ; il n'est pas question non plus d'aborigènes qui dansent nus sur la plage, qui se perchent sur les arbres, ou pire encore, qui pratiquent le cannibalisme, et qui s'émerveillent à la vue des Européens raffinés, cultivés et humanistes.

Le petit roman « lyrique » de Tournier ne veut ni faire revivre « le bon sauvage », ni critiquer le *homo faber* de Bergson. Il s'agit tout simplement, au gré de Tournier, de prendre en compte et – éventuellement – d'accepter une autre hiérarchie des valeurs que la nôtre.

Le modèle occidental (« Robinson ») est actif, ambitieux, entreprenant, productif et efficace. Le prototype extra–occidental (« Vendredi ») est tout à fait le contraire : est passif, insouciant, non productif et inefficace (au moins, côté bien-être et prospérité matérielle).

L'homme « Robinson » est rationnel, discipliné, calculé et civilisé. L'homme « Vendredi » est émotionnel, indiscipliné, prodigue et désinvolte.

Si Robinson est supérieur en efficacité, Vendredi, de son côté, est authentique, naturel et imaginatif. Si l'homme « Robinson » agit et construit, l'homme « Vendredi » contemple et fait des rêves poétiques.

Robinson est combattant, il lutte et remporte des succès, même s'il doit entrer dans une course où il est l'unique concurrent ; Vendredi ne semble point intéressé par la compétition, mais, en revanche, il joue avec la logique « naturelle » des choses et des êtres et il obtient des révélations.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

Si Robinson est le résultat d'un monde organisé et d'un système de principes validés par l'expérience, Vendredi, au contraire, ne représente que sa propre individualité poétique, bizarre et sans prédéterminations.

Il n'y a guère d'*a priori* dans le monde de ce « sauvage », dont il est – apparemment – l'unique représentant. La seule et grande règle de toutes le règles c'est qu'il n'y a pas de règle dans son jeu, et tout est jeu pour lui.

Si Robinson est le produit d'un paradigme culturel déterminé, validé et de longue tradition, Vendredi, en revanche, s'est formé dans l'absence de tout paradigme : il est dépeint comme l'exposant de l'individualité pure et dure.

Peut-on donc parler, dans ce cas, d'un rapport dichotomique du type : supériorité // infériorité ? Le *Homo faber* est-il supérieur au *homo contemplativus* ?

Pour répondre à ces questions, nous devons prendre pour point de départ le *genum proximum* de l'homme et son espèce apparentée qui est – à notre grand déplaisir – le gorille ou le chimpanzé. Le problème qui se pose est : quelle est la différence spécifique de l'homme par rapport à son (très peu agréable) cousin, le singe ?

Dans son essai philosophique intitulé *L'évolution créatrice* (1907), Henri Bergson fait l'assertion que la différence spécifique du genre humain est *le travail*, qui a forgé le *homo faber* et qui a amené la prospérité et le progrès de l'humanité (Bergson, 22).

Trente ans plus tard, en répliquant de manière polémique à ce propos bergsonien, Lucian Blaga, dans son livre « *Geneza metaforei şi sensul culturii* » (1937) **[***La Genèse de la métaphore et le sens de la culture*], soutient que l'homme de Bergson ne mène qu'une pitoyable existence *dans l'immédiat et pour la survie*, alors que le propre de l'homme est son destin créateur, qui le fait vivre *dans le mystère et pour la révélation* (Blaga, 58). Si l'homme décrit par Bergson c'est l'Homme « Robinson », celui décrit par Blaga c'est l'Homme « Vendredi ».

Ces deux typologies que nous venons de décrire représentent deux attitudes fondamentales devant la vie, qui sont dépeintes dans le roman de Tournier, mais que l'auteur ne considère cependant ni irréconciliables, ni incompatibles, mais tout simplement humaines et différentes.

Normalement, on s'attendrait en pareille circonstance à des questions du genre : l'homme devrait-il vivre en stricte concordance avec les règles de sa culture et de sa formation, ou bien s'adonner à ses poussées individualistes et strictement particulières, génératrices de plaisir et de bonheur ?

D'une part, il semble qu'en réalité Tournier ne soit pas, à vrai dire, tellement intéressé par une réponse à cette question, mais plutôt par le simple fait de problématiser des aspects essentiels d'une philosophie de vie et – éventuellement – de susciter un débat sur un sujet qui le préoccupe.

D'autre part, il nous faut prendre en compte le fait que le roman de Tournier s'achève sur une image symbolique : Vendredi prendra la place de Robinson, comme dans l'un de ses jeux préférés, partant en cachette avec le navire Whitebird, alors que Robinson, calme et serein, choisit de rester dans son petit paradis sauvage, la « Cité Solaire » de Speranza, en compagnie du jeune mousse du bateau, qu'il baptise symboliquement « Jeudi ». Le cercle qui se clôt par le départ de Vendredi, recommence par l'arrivée de l'adolescent. L'harmonie et la fraternité qui règnent sur l'île nommée en début du récit « Désolation » et ensuite « Speranza » signifient que la grande richesse de l'humanité est dans la diversité et dans la différence.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)

Mais afin d'y arriver, il faut d'abord s'interroger en toute sincérité sur ses rapports avec l'Autrui « fraternel », comme le montre Jacques Derrida : *Car l'autre fraternel n'est pas d'abord dans la paix de ce qu'on appelle l'intersubjectivité, mais dans le travail et le péril de l'interrogation ; il n'est pas d'abord certain dans la paix de la réponse, où deux affirmations s'épousent, mais il est appelé dans la nuit par le travail en creux de l'interrogation* (Derrida, 1967, 54).

Ce droit à la différence, revendiqué dans l'étape civilisationnelle post-moderne et post-industrielle, est celui qui remet l'homme en tant qu'individu dans sa position légitime d'individualité culturelle distincte, le repositionnant au centre de l'univers.

C'est justement en ce sens que l'écrivain roumain Alexandru Muşina considère le post-modernisme comme un *nouveau classicisme,* qu'il va désigner, afin d'éviter toute confusion, par le terme de *nouvel anthropocentrisme.* (Muşina, 2009, 32).

Si l'on regardé l'être humain de cette perspective, il apparaît dans une double hypostase : d'une part, en tant que produit culturel conscient de ses prédéterminations, et d'autre part, en tant qu'intériorité particulière et sensorielle, qui cherche à s'exprimer par la différence.

Même si l'on accepte que les deux facettes de l'humain coexistent et que les deux hypostases représentent des valeurs comparables, il ne faut pas toutefois tomber dans l'erreur de vouloir les unifier sous une même bannière ; elles sont plutôt à explorer (au nom de la différence), qu'à réconcilier dans un modèle cohérent.

C'est justement le cas de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Tournier, qui, en ce sens, semble plus post-moderne qu'il ne se croit lui-même, ou qu'il ne voudrait se reconnaître.

References

1. Bergson, Henri. *L'Évolution créatrice*. (1907). Paris : Coll. *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, P.U.F., 1959.
2. Blaga, Lucian. „Geneza metaforei şi sensul culturii". *Trilogia Culturii.* (1937). Bucureşti : Ed. Minerva, 1985.
3. Caillois, Roger. *Les jeux et les hommes*. (1975). Paris : Seuil, 1975.
4. Deleuze, Gilles. *La logique du sens.* (1969). Paris : Minuit, 1969.
5. Derrida, Jacques. *L'écriture et la différence.* Paris : Seuil, *Collections „Tel Quel"*, 1967.
6. Eliade, Mircea. « Le bon sauvage ». *Mythes, rêves et mystères.* (1957) Paris : Gallimard.
7. Genette, Gérard. *La Littérature au second degré.* (1983). Paris : Seuil, 1983.
8. Lévi-Strauss, Claude. *Race et Histoire.* (1952). Paris : Gallimard, 1987.
9. Lévi-Strauss, Claude. *La Pensé sauvage.* (1962). Paris : P.U.F., 2006.
10. Merllié, Françoise. *Michel Tournier. Monographie.* (1988). Paris : Pierre Belfond, 1988.
11. Muşina, Alexandru. *Poezia : teze, ipoteze, explorări.* (2009). Braşov : Ed. „Aula", 2009.
12. Toffler, Alvin. *Al Treilea Val.* (1979). Bucureşti : Ed. Politică, 1983.
13. Tournier, Michel. *Vendredi ou les limbes du Pacifique.* (1967). Paris : Gallimard, 1972.
14. Tournier, Michel. *Le Vent paraclet.* (1977). Paris : Gallimard, 1977.
15. Tournier, Michel. *Le Vol du vampire.* (1981). Paris : Mercure de France, 1981.

BDD-A20201 © 2010 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 01:17:38 UTC)